



Le culte réformé entre tradition et liberté

Pasteur Alain Arnoux (Conférence donnée à Valréas en 2006)

1. LE CULTE, UN TÉMOIGNAGE COMMUNAUTAIRE

Le culte, ce n'est pas seulement l'assemblée du dimanche matin, au temple, pendant une heure d'horloge. Le culte, c'est chaque fois que des chrétiens se rassemblent, qu'ils ouvrent la Bible et qu'ils prient, comme par exemple dans les réunions de quartier ou dans les rencontres de jeunes. Le culte, c'est aussi le moment où chaque chrétien rencontre Dieu dans la solitude, en tête à tête, devant la Bible ouverte. Mais ce soir mon propos sera restreint. C'est du culte dominical de l'Eglise réformée qu'il sera question.

Aujourd'hui on ne vit plus comme il y a encore seulement cinquante ans. Le week-end a remplacé le dimanche, et l'automobile permet d'aller le passer ailleurs que là où l'on travaille, ce qui fait que, le dimanche, les "paroissiens" sont peut-être encore plus dispersés que la semaine. Les membres engagés des Eglises peuvent, en certains endroits, être beaucoup plus présents dans des activités de semaine qu'au culte du dimanche. Ce qui fait que l'assemblée dominicale ne suffit plus forcément à donner une image juste de ce qu'est telle ou telle communauté, de sa vitalité ou de la ferveur de ses membres.

Pourtant le culte dominical continue, peut-être de manière un peu mythique, de garder sa place centrale dans la vie de nos Eglises. Quand on parle des "paroisses", une des questions qui reviennent toujours en premier est : "Combien de monde au culte ?", parce que cela reste, dans nos têtes en tout cas, un indice important de ce qu'est telle ou telle Eglise locale, de ce que sont sa vitalité, son unité et sa capacité de témoigner. Et le rêve de tous, ou la nostalgie, et parfois le but de tous les efforts, ce sont des cultes avec beaucoup de monde, des assemblées si possible plus jeunes, où l'on chante bien, où l'on soit heureux ensemble, où la prédication soit stimulante, et d'où l'on sorte "regonflé" spirituellement. C'est peut-être parce que tout cela ne se trouve pas toujours et en même temps dans nos temples que certains vont le chercher ailleurs ou cessent tout simplement de venir au culte.

Oui, qu'on le veuille ou non, que cela dépende de nous ou non, que cela soit juste ou non, le culte dominical donne une image de ce qu'est une Eglise. C'est là-dessus souvent qu'on la juge de l'extérieur et de l'intérieur. Or l'image peut très bien ne pas refléter vraiment la fidélité et la ferveur de l'assemblée et de ses membres. Cependant il reste que le culte est un témoignage, et sans doute le premier témoignage, bon ou mauvais, d'une Eglise dans le monde et face au monde. Il est d'abord, bien sûr, le témoignage de l'existence de cette Eglise et de ce qu'elle est. Mais l'Eglise n'existe pas pour se rendre témoignage à elle-même.

Le culte est le témoignage, bon ou mauvais, de ce qu'elle croit, de ce que ses membres ont reçu de Dieu, de ce qui est important et vital pour eux, assez important et assez vital pour les pousser à se rassembler le dimanche au lieu de faire la grasse matinée ou autre chose. Il est un témoignage de la présence et de l'oeuvre du Christ dans ce monde. Pour être témoignage, le culte est public, il se célèbre sous les yeux de tous. Il proclame une promesse pour tous, pas seulement pour les fidèles. Il proclame la présence de quelqu'un d'étrange et d'étranger dans ce monde, et qui est venu pour le changer. Il est donc promesse et menace pour ce monde. Il est le témoignage rendu à un Autre, et ce témoignage est pour tous, quand bien même il ne serait porté que par deux ou trois femmes âgées au milieu d'un village indifférent.





2. L'EXEMPLE DES ASSEMBLÉES DU DÉSERT

C'est parce que le culte est un témoignage que l'Eglise réformée a toujours eu la volonté de célébrer son culte publiquement, à portes ouvertes, et de façon compréhensible pour tous. Elle a toujours voulu que son culte ne soit pas la réunion d'un club privé, réservé à des initiés, avec des pratiques et des langages incompréhensibles à M. Tout-le-monde. C'est parce que le culte est un témoignage que Calvin a été très dur à l'égard de ceux qu'il appelait "nicodémites", c'est-à-dire de ceux qui étaient réformés en secret, priaient en privé à la manière réformée, mais se comportaient publiquement en catholiques : on ne va pas au culte seulement pour satisfaire ses besoins spirituels, mais pour témoigner de la présence du Christ et de son Evangile au milieu du monde. C'est pourquoi aussi les pasteurs et les synodes du Désert ont travaillé avec ardeur et persévérance pour obliger les membres de l'Eglise réformée interdite à se "mouiller" en participant aux assemblées. C'est parce que le culte est un témoignage communautaire et public qu'ils ont cessé dès que possible de réunir les assemblées de nuit et en secret, pour les réunir de jour et aux portes des agglomérations. C'est pourquoi encore les mêmes pasteurs et synodes du Désert ont voulu donner à ces cultes interdits le caractère le plus officiel et le plus solennel possible, en combattant très vigoureusement les extravagances et les improvisations de ceux qu'on a appelé les prophètes, en imposant l'ordre liturgique de Genève et de France, et en mettant en place, en plein air, un pauvre décorum qui comportait la chaire démontable, la robe pastorale, des ustensiles dignes pour le baptême et la cène, et des places réservées pour les anciens, les diacres, les lecteurs et les chantres.

Ce n'était pas seulement à l'usage des membres de l'Eglise réformée. C'était pour démontrer aux autorités royales, ainsi qu'au clergé et aux populations catholiques, que l'Eglise réformée ne croyait pas et ne proclamait pas n'importe quoi, qu'elle n'était pas composée de fanatiques, d'anarchistes ou de fantaisistes, et qu'elle était une Eglise paisible et facteur d'ordre. Ces cultes interdits voulaient proclamer que l'Evangile qui en était la source était pour tous, pour le bien de tous, y compris de ceux qui les interdisaient. Mais c'étaient aussi des manifestations politiques, car ces cultes étaient réunis en désobéissance aux lois ; il s'agissait de protester pour l'Evangile face à une Eglise d'Etat que les Réformés estimaient infidèle et antichrétienne, et il s'agissait de dire aux autorités politiques qu'il y a une autorité supérieure à elles. Il s'agissait aussi de dire aux Eglises protestantes de l'étranger, qui étaient très méfiantes à l'égard des Réformés restés en France après la Révocation et très critiques à l'égard des assemblées, que le protestantisme français persécuté n'était pas tombé dans la trahison ou dans l'anarchie, mais qu'il était en pleine communion avec elles. Enfin, pour les membres de l'Eglise persécutée, il s'agissait bien sûr d'abord de nourrir leur foi, de l'instruire et de la fortifier ; mais on voulait aussi leur rendre le courage et la fierté d'être des chrétiens protestants et de l'affirmer dans une société hostile en faisant corps ; on voulait enfin montrer aux membres de l'Eglise qu'ils n'étaient ni seuls ni adhérents d'une religion nouvelle et, en réintroduisant un ordre liturgique uniforme et un certain décorum, qu'ils étaient liés à un passé et à d'autres chrétiens et d'autres Eglises dans le monde.

Ce passage par les assemblées du Désert nous permet donc de toucher du doigt plusieurs convictions essentielles de l'Eglise réformée depuis les origines, mais pas seulement de l'Eglise réformée :

- Le culte n'est pas la réunion d'un club privé, mais un témoignage public de l'Eglise à l'Evangile. Il est un signe de la présence du Christ dans ce monde. Il porte une promesse pour ce monde, mais il peut être aussi une protestation face à ce monde, une contestation.
- Comme tel, le culte est une obéissance de l'Eglise.
- Il n'est pas seulement à usage interne. Il est ouvert à tous. Ce qui veut dire, entre autres, que
- les membres de l'Eglise ne vont pas au culte seulement pour y rechercher une réponse à leurs questions ou à leurs besoins du moment, mais pour rendre en corps un témoignage. Comme tel, participer au culte est une obéissance des chrétiens.
- A cause de son caractère public, de témoignage offert à tous, le culte doit être célébré avec





- ordre, simplicité et dignité. Ce témoignage ne supporte pas la désinvolture, le débraillé, la laideur, ou l'absence de préparation aussi bien spirituelle qu'intellectuelle et matérielle.
- Le culte manifeste dans son fond et dans sa forme la communion de l'Eglise locale avec les générations passées et avec les Eglises du monde entier. Ce qui implique que l'Eglise locale ne peut pas inventer totalement son culte. Elle le célèbre dans la communion des saints.

3. LE CULTE, QUELQUE CHOSE QUE DIEU FAIT POUR LES HOMMES

Tout ceci rejoint, me semble-t-il, une des grandes convictions de la Réforme, sur laquelle insiste beaucoup quelqu'un comme le professeur André Gounelle. Voici cette conviction : le culte réformé n'est pas quelque chose que les hommes font pour Dieu, mais quelque chose que Dieu fait pour les hommes. C'est Dieu qui fait le culte, ce n'est pas l'Eglise et encore moins le pasteur. Le culte n'est pas un moyen pour les hommes de se rapprocher de Dieu et encore moins de forcer Dieu à s'intéresser à eux, c'est un moyen pour Dieu de s'approcher des hommes et de leur proclamer son intérêt pour eux. Le culte est un signe de la conviction chrétienne fondamentale que c'est Dieu qui vient vers les hommes, que c'est Dieu qui s'approche d'eux et prend l'initiative d'établir une relation avec eux. Autrement dit, ce n'est pas Dieu qui a besoin du culte, ce sont les hommes, aussi bien ceux qui ne font pas partie de l'Eglise que ceux qui en font partie. Le culte est avant tout proclamation de l'amour de Dieu aux hommes, et c'est seulement secondairement qu'il peut être proclamation de l'amour des hommes pour Dieu. L'Eglise n'ajoute rien à la gloire de Dieu par sa louange, mais elle a besoin de louer Dieu pour se rappeler à elle-même qui il est et pour le proclamer aux autres, et elle glorifie Dieu d'abord en proclamant communautairement son Evangile.

C'est pourquoi dans le culte, ce qui est premier, ce qui est incontournable, c'est la proclamation de la parole de Dieu, dans les lectures bibliques et leur commentaire, et dans la liturgie. Le baptême et la cène eux-mêmes sont des aspects de cette proclamation que Dieu nous fait. Le collaborateur de Luther, Philipp Melancthon, pour expliquer en quoi le culte protestant se différenciait de la messe, faisait la distinction entre le sacrifice, qui est un don que des hommes font à Dieu, et le sacrement, qui est un don que Dieu fait aux hommes, sachant que la prédication est en quelque sorte un sacrement audible, et les deux sacrements des prédications visibles.

Ceci est très important. Ces convictions de la Réforme expliquent en grande partie la forme traditionnelle de notre culte, que l'on peut qualifier assez véridiquement d'autoritaire. Ce que Dieu veut dire aux hommes, c'est-à-dire à l'Eglise assemblée et bien au-delà de celle-ci, est le plus important. Cela passe avant et c'est plus important que les louanges et les prières, qui sont des réponses. Dans cette manière de penser, le culte n'est pas et ne peut pas être l'addition et l'étalage des états d'âme des fidèles, de leurs attentes, de leurs louanges et de leurs actions de grâce personnelles, ni même de leurs témoignages personnels. Il est d'abord la proclamation d'une parole qui vient rencontrer tout cela, l'accueillir, le transformer, l'orienter, l'enraciner dans la grâce de Dieu. Nos ancêtres huguenots ne disaient pas "Aller au culte", car le mot culte est ambigu et piégé ; ils disaient "Aller au prêche".

4. L'UTILITÉ DE LA LITURGIE

C'est pourquoi notre Eglise a toujours eu une liturgie, c'est-à-dire un ordre réglementé du culte et des formulaires, adoptés par les synodes. Cette liturgie a beaucoup évolué et peut toujours évoluer. Nous ne célébrons plus le culte comme du temps de Calvin. Les Réformateurs eux-mêmes, s'ils ont pris la messe comme base du culte protestant, l'ont profondément modifiée pour qu'elle corresponde aux convictions de la Réforme, dans la forme en renonçant au latin pour adopter la langue du pays et dans le fond en écartant tout ce qui pouvait donner l'idée de sacrifice.





S'il nous arrive de nous plaindre du fixisme de la liturgie, il nous faut peut-être savoir qu'au 17^{ème} siècle des pasteurs ont été sanctionnés par les synodes, parce qu'ils s'étaient permis de changer quelques mots dans la liturgie, qui était la même invariablement chaque dimanche. Ces sanctions partaient du principe qu'une Eglise locale ne peut apporter des changements au culte qu'en communion avec les autres, donc en passant par les synodes, sinon il y a marque d'esprit dissident, risque d'hérésie ou d'illumisme. C'était bien sûr sans doute trop rigoureux, mais cela nous renvoie à quelque chose d'important : la liturgie manifeste, comme je l'ai déjà dit, une communion dans le temps et dans l'espace, et elle proclame la foi de l'Eglise universelle. Son existence et son observation empêchent un pasteur, un prédicateur ou un leader quelconque de se rendre maître du culte et de l'assemblée, de mener celle-ci au gré de ses idées ou de ses sentiments du moment, voire de ses ambitions. L'existence et le respect de la liturgie empêchent une assemblée de se laisser emporter par l'addition des états d'âme présents de ceux qui la composent, ou plutôt la liturgie oriente ces états d'âme vers une parole qui vient d'ailleurs et qui dépasse le moment présent.

Ainsi la liturgie permet au culte de rester un "service public", un témoignage offert à tous, et non d'être la réunion d'une tribu d'initiés même chaleureuse. La liturgie peut être un correctif à la liberté du prédicateur, et elle dit ce que le prédicateur, qui ne peut pas tout dire, est obligé de laisser de côté. Il est amusant de noter qu'au 19^{ème} siècle les pasteurs libéraux respectaient rigoureusement la liturgie, y compris pour certains (pas tous) le symbole des apôtres, alors que cette liturgie et les chants pouvaient dire le contraire de ce qu'ils disaient dans la prédication. Mais ils jouaient le jeu, si je puis dire, parce qu'ils savaient qu'il y avait là quelque chose de plus important et de plus durable que leurs propres idées ; ils avaient la conviction que la communauté ne doit pas être à la merci du pasteur, et que celui qui préside est serviteur et non maître de la communauté et du culte.

En incidente, cela amène à se poser quelques questions sur nos pratiques actuelles. Nous avons une liberté plus grande qu'autrefois ; nous avons aussi beaucoup plus de textes utilisables pour la liturgie qu'autrefois. La tendance actuelle est de varier beaucoup de dimanche en dimanche, ce qui peut s'expliquer. Elle est aussi de choisir, voire de créer, des textes pour la liturgie (louanges, prières, confession de foi) en fonction de l'orientation de la prédication. Cela donne de la cohérence à un culte, ce qui est un avantage, mais cela peut aussi laisser de côté tout ce que la liturgie proclame d'éternel et d'universel face à une prédication forcément marquée par le moment, le lieu, et la personnalité du prédicateur ou de la prédicatrice. A quoi j'ajouterais que varier beaucoup n'est pas forcément bon : la répétition fréquente des mêmes textes permet à une assemblée de les assimiler et de les "prier" plus facilement en même temps qu'elle les entend, alors qu'il faut un effort considérable pour s'associer à la lecture de textes sans cesse nouveaux.

S'il est normal, légitime et sain que l'on crée et même que l'on improvise des prières ou des louanges, il est beaucoup plus discutable, par exemple, d'imposer une confession de foi que l'on aurait créée pour l'occasion, pour qu'elle "colle" avec la prédication : ce ne serait justement pas une confession de foi, parce qu'elle n'aurait pas été élaborée en commun (confesser, cela signifie "dire ensemble") et, même si elle avait été élaborée par telle ou telle Eglise locale, il lui manquerait la dimension universelle, tant qu'elle n'aurait pas été adoptée par les synodes. On ne "tripote" pas les textes liturgiques existants ou l'ordre du culte sans risquer d'altérer parfois gravement la théologie et le témoignage qui les sous-tendent, et qui dépassent l'Eglise locale et le moment où l'on est. On ne peut pas "bricoler" des cultes entiers avec des éléments toujours nouveaux sans risquer de perdre le sens de l'Eglise universelle, du lien avec le passé (comme si l'Evangile commençait avec nous) et du lien avec les autres Eglises, réformées ou non (comme si nous étions seuls au monde). Je répète qu'il est normal, légitime et sain que l'on crée et même que l'on improvise des prières ou des louanges en fonction des lieux et des moments, mais cette liberté doit s'insérer dans le respect d'un sens de l'éternel et de l'universel que manifeste la liturgie. J'y reviendrai.

Pour ma part, je suis toujours impressionné par l'exemple de John Wesley, le grand évangéliste et revivaliste du 18^{ème} siècle et fondateur du Méthodisme : pour sa prière personnelle et pour le culte, il a toujours scrupuleusement suivi le Livre de Prières de l'Eglise anglicane et il exigeait des Sociétés





méthodistes (c'était avant qu'elles ne se séparent de l'Église anglicane) qu'elles fassent de même, tout en adoptant des formes plus spontanées et plus libres de culte.

A ceux qui nous reprochent d'avoir des formulaires liturgiques et d'utiliser de "vaines redites", je réponds volontiers qu'alors il faut qu'ils cessent de chanter des cantiques, qui ne sont autre chose que des prières écrites et mises en musique, ou de lire pour prier les Psaumes de la Bible ; je réponds aussi que le fond de la liturgie est essentiellement biblique, et que la Bible est un trésor inépuisable de textes pour la célébration du culte.

5. LES ÉVOLUTIONS DU CULTE RÉFORMÉ

Je disais que notre culte a évolué. Pas forcément beaucoup dans les apparences. Bien sûr, la prédication ne dure plus une heure. Bien sûr les textes de la liturgie sont plus variés et plus courts. On chante davantage aussi que jusqu'au 19/ siècle. Pendant plus de deux siècles on n'a chanté que des psaumes, puis au 19/ siècle les cantiques ont été introduits. Dans l'Eglise réformée on avait prohibé les instruments de musique, puis peu à peu les orgues et les harmoniums, en attendant les claviers modernes, ont pris leur place et parfois toute la place, et on a introduit des moments purement musicaux. Actuellement nos attitudes corporelles sont réduites au "assis - debout" : n'y a-t-il pas là un manque ? Jusqu'au 19/ siècle on s'agenouillait aux moments des prières dans l'Eglise réformée, au temple, en plein air ou à la maison ; est-il envisageable de retrouver ce geste, d'en inventer d'autres, et surtout de décoincer nos corps et nos esprits, de perdre le souci du regard des autres ? Au cours des 19/ et 20/ siècles, le rôle des lecteurs et des chantres, si important auparavant, a pratiquement disparu "au profit" d'un officiant unique et d'un musicien unique, ce qui veut dire que la pratique récente d'avoir plusieurs intervenants et d'autres musiciens au cours des cultes est en fait un retour à l'ancienne tradition réformée.

En fait, beaucoup des évolutions de notre culte sont venues de l'ouverture de l'Eglise réformée et de son accueil à des éléments venus d'ailleurs. Ce que nous appelons "chants spontanés" (pour ne pas dire répons, comme les catholiques) est venu des traditions anglicane et luthérienne à la fin du 19ème siècle, sous l'influence du pasteur Eugène Bersier. L'oecuménisme du 20ème siècle nous a ouverts à d'autres pratiques et à d'autres textes, parfois en nous ramenant à l'Eglise primitive, et nous a sans doute donné de prendre la Cène plus que quatre fois par an. Nous sommes enrichis aussi par ce qui nous vient des Eglises et des mouvements évangéliques, même si parfois cela peut provoquer incompréhensions et tensions. Ainsi entrent continuellement dans notre culte traditionnel de nouveaux éléments. Mais le propre de ce qui est vivant c'est d'évoluer, et donc une tradition ne reste vivante que si elle évolue.

Les Réformés de souche doivent bien avoir à l'esprit que l'Eglise réformée de France actuelle n'est plus tout à fait l'Eglise huguenote et qu'elle est en constante évolution. Quand elle s'est reconstituée dans son unité en 1938, elle a réuni des protestants de tendance calviniste (les Réformés évangéliques, très huguenots), des libéraux (très huguenots aussi dans leur spiritualité), et des évangéliques libres et méthodistes marqués par le Réveil du 19/ siècle, dont la piété était beaucoup plus chaleureuse et spontanée et qui avaient aussi l'habitude de la prédication par des laïcs. Cela a joué sur le fond et la forme du culte. Puis sont venus l'oecuménisme dont j'ai déjà parlé, et le mouvement charismatique dont l'influence est encore difficilement évaluable, qui interpelle vigoureusement nos traditions, et qui parfois les méprise peut-être un peu. Aujourd'hui nous avons le souci de la convivialité du culte ; cela vient des mouvements évangéliques mais peut être aussi de la société globale. Actuellement notre Eglise voit aussi venir vers elle, parfois sans qu'elle comprenne ce qui lui arrive, des gens qui viennent d'ailleurs, qui ont pu passer par toutes sortes de spiritualités, chrétiennes ou non ; ils apportent ce qu'ils sont et ce qu'ils ont reçu, et cela aussi peut avoir de l'influence sur le culte.

Cela pose le problème de la tension entre l'ouverture (ou l'accueil) et le souci de l'identité. Le culte manifeste l'identité spirituelle d'une Eglise, sa compréhension de l'Évangile... L'Eglise ne peut pas simplement y renoncer pour adopter sans plus ce qui lui arrive de nouveau, elle n'est pas maîtresse de ce





dont elle a à témoigner et qui lui vient du passé, elle ne peut pas brader sa tradition, c'est-à-dire ce qui lui a été transmis, ce qu'elle a reçu, l'héritage qui a forgé son identité (et qui est, je l'ai dit, composite). C'est d'ailleurs souvent tout cela qui lui attire de nouveaux venus. Mais, même s'il est malpoli, quand on arrive dans sa belle famille, de critiquer la cuisine de la belle-mère et la couleur des rideaux, on ne peut pas demander aux nouveaux venus de s'asseoir simplement en silence et de s'efforcer de devenir des huguenots de vieille souche. Il y a un accueil mutuel nécessaire, l'accueil par l'Eglise de ce que Dieu donne de neuf (ce qui ne veut pas dire qu'il faille jeter le vin vieux) et l'accueil par les nouveaux de ce que Dieu leur donne à travers le patrimoine de cette vieille Eglise. Une tradition n'est vivante que si elle s'enrichit sans cesse, et ce qui est nouveau ne perd rien à accueillir ce qui lui vient d'expériences plus anciennes. Cet accueil mutuel aussi est un témoignage que l'Eglise peut rendre à l'Evangile.

POUR CONCLURE

Je voudrais maintenant poursuivre, récapituler et achever en émettant en vrac un certain nombre de thèses, ou si vous préférez, d'affirmations qui sont, bien sûr, discutables.

- Avoir le souci de la liturgie, c'est vouloir se situer dans un ensemble qui est l'Eglise universelle, c'est vouloir être en communion avec les autres chrétiens et les autres Eglises dans le temps et dans l'espace. C'est se savoir héritiers d'un héritage à transmettre et à partager avec tous, croyants ou non. C'est se situer dans une tradition, ce qui signifie aussi transmission. C'est refuser de ne venir au culte que pour soi.
- La liturgie est à respecter comme une référence et un guide. Cependant elle n'est pas figée, fixée une fois pour toutes. Elle s'enrichit sans cesse de nouveaux apports. Elle peut être réformée, transformée, comme tout dans une Eglise réformée qui proclame qu'elle doit être continuellement réformée. La liturgie nous relie à quelque chose qui vient de loin dans le passé, mais elle doit être le témoignage de ce quelque chose de manière claire et accessible pour les croyants et les non croyants d'aujourd'hui, que ce soit dans les paroles ou dans les gestes. En particulier, je pense que notre liturgie devrait mieux proclamer que le salut que Dieu donne en Jésus-Christ n'est pas seulement dans le domaine du péché et du pardon, de la culpabilité et de l'acquittement. On peut proposer et demander des changements à la liturgie, mais c'est synodalement que cela doit être décidé.
- On peut dire que la liturgie restreint la liberté d'une Eglise locale, en lui rappelant qu'elle est liée à l'Eglise universelle et que le culte est un témoignage public destiné à tous, non le rassemblement d'un club d'initiés qui viendraient satisfaire leurs besoins spirituels. La liturgie restreint aussi la liberté de ceux qui président les cultes. Donc la liturgie peut être considérée comme contraire à la liberté. Mais pour les mêmes raisons on peut dire que la liturgie garantit la liberté : elle ne permet pas qu'une assemblée coure facilement le risque de devenir une secte sous l'emprise de maîtres spirituels au pouvoir absolu.
- Le culte dominical doit permettre à tous les membres de l'Eglise locale de se rassembler, dans la diversité de leurs convictions théologiques ou politiques, de leurs spiritualités, de leurs origines. Une liturgie repérable le leur permet, comme elle permet à un presbytérien écossais ou à un réformé hollandais qui seraient de passage dans une de nos Eglises locales de se retrouver "en famille". Cependant la véritable unité chrétienne en général et la véritable communion dans l'Eglise locale en particulier ne se font pas dans l'écrasement des diversités, mais dans l'accueil de ce que Dieu donne à son Eglise à travers tous. Donc dans le cadre de la tradition liturgique, il faut garder le souci de l'accueil de la diversité, de l'accueil mutuel.
- Le culte doit aider une communauté à être une communauté. Cela veut dire qu'il doit avoir des éléments incontournables communs à tous, et c'est la liturgie, mais qu'on doit permettre aussi à chacun ou à divers groupes présents dans l'Eglise locale de partager à tous, de mettre en





commun avec tous, ce qui les réjouit ou les préoccupe, et c'est la liberté à inventer.

- On peut pour cela avoir des temps de partage biblique après la prédication (c'est très possible dans les petites assemblées), des temps d'information et de partage (ce que dans la paroisse catholique de Bourg-lès-Valence on appelle "micro ouvert"), des temps de prière préparés par tel ou tel groupe, telle ou telle personne, et même des temps de prière libre. Cela permet d'enraciner ce que la liturgie et la prédication peuvent avoir de trop intemporel dans l'actualité de ceux qui sont là, de la communauté et du monde. Cela nécessite que l'on prenne des dispositions. D'abord que la personne qui préside le culte le préside effectivement avec autorité mais sans autoritarisme. Puis que les lieux soient disposés pour cela, de sorte que cela se fasse sans désordre et que tout le monde puisse entendre...

- Dans l'accueil mutuel, il y a l'accueil du nouveau par les anciens, et l'accueil de l'ancien par les nouveaux, que ces nouveaux soient des jeunes élevés dans notre Eglise ou des nouveaux venus. Le nouveau, ce sont par exemple des chants et des musiques. C'est aussi des manières de prier, de parler, de s'exprimer avec son corps. Il y a là un problème et parfois des conflits de culture. Le théologien américain baptiste Harvey Cox a écrit dans un livre sur le Pentecôtisme quelque chose qui me semble très juste. Il dit que le Pentecôtisme est né dans une culture noire américaine marquée par le jazz, alors que les vieilles Eglises (comme la nôtre) sont marquées par une culture européenne et classique. Dans un concert classique, on ne bouge pas, on écoute sans manifester, et on n'applaudit pas n'importe quand (d'ailleurs moi, je ne sais jamais quand il faut applaudir ; j'attends que quelqu'un commence). Dans un concert de jazz ou de rock, on bouge, on manifeste, on applaudit spontanément, on participe... L'Eglise réformée, comme l'Eglise catholique, est un peu décalée dans notre temps qui est marqué par la culture jazz et rock. Il faut, me semble-t-il, accueillir cette culture qui est celle de nos jeunes et de nos contemporains en général, ou alors cessons de nous plaindre de ne pas les voir avec nous. Oui, il faut accueillir les nouveaux chants, les nouvelles musiques, les nouvelles attitudes corporelles, et plus de spontanéité. Mais dans le cadre de l'Eglise on a aussi le droit de demander aux nouveaux d'accueillir notre culture classique, notre exigence d'une piété intelligente et donc d'une prédication solide, notre silence, notre sobriété, et nos vieux chants, pour s'en enrichir à leur tour. Alors, dans cette tension difficile mais passionnante, notre identité à tous s'enrichira de cet accueil mutuel pour être une identité réformée toujours en construction, au service d'un témoignage à un Evangile qui nous vient de très loin, et qui a su se mêler à toutes les cultures qu'il a rencontrées.

- Et ainsi, je crois qu'il est possible à chaque communauté (petite ou grande) de devenir toujours plus une communauté, de trouver son style dans le souci de la communion avec les autres chrétiens dans le temps et dans l'espace, et dans le souci de garder au culte son caractère de témoignage public, compréhensible par tous, enraciné dans le passé et en prise avec le présent.

PETITE BIBLIOGRAPHIE

- André Gounelle : *Le culte selon la tradition réformée*, Information-Evangélisation 1988 / 1.
André Gounelle : *Les grands principes du protestantisme*. Les Bergers et les Mages 1985.
André Gounelle : *Le Baptême*. Les Bergers et les Mages 1996.
André Gounelle : *La Cène*. Les Bergers et les Mages 1996.
Laurent Gagnebin : *Le culte à chœur ouvert*. Les Bergers et les Mages 1992.
Harvey Cox : *Retour de Dieu, voyage en pays pentecôtiste*. Desclée de Brouwer 1994.
Eglise réformée de France : *Liturgie de l'Eglise réformée de France*. 1996. Voir particulièrement le fascicule d'introduction.
Olivier Fatio éd. : *Confessions et catéchismes de la foi réformée*. Labor et Fides 1986;
André Birmelé et Marc Lienhard éd. : *La foi des Eglises luthériennes*, Cerf/Labor et Fides 1991; particulièrement l'article XXIV de *l'Apologie de la Confession d'Augsbourg* par Ph. Melancthon (p. 219 à 235).

